

LYON

Rédacteur en chef
DENIS BRACK

BUREAUX

32, Rue de l'Arbre-Sec

LYON

Directeur
JULES FRANTZ

BUREAUX

32, rue de l'Arbre-Sec

LE REFUSÉ

ABONNEMENTS: 3 mois, 2 fr.; — 6 mois, 3 fr. 50; — Un an, 6 fr.

BUREAUX DE VENTE A LYON: Aux Bureaux des Journaux, 34, rue Tupin. — A PARIS: Chez MADRE, rue du Croissant et chez tous les Libraires de Paris et des Départements.

A PROPOS DE LA PÉRICHOLE

N'ayez crainte. Je ne viens point discuter Schneider ou mettre en question les hautes fantaisies musicales du maestro Jacques Offenbach. Les uns applaudissent à tout rompre, les autres font une moue dédaigneuse. Au demeurant, tout le monde rit et s'amuse; et ceux-là même qui tiennent le plus à conserver la dignité d'un front que rien ne déride, se laissent aller involontairement à de franches lippées de rires.

Mais il est tout un monde de prétendus moralistes qui branlent leur crâne chafve, et répètent en ronronnant leurs vieux clichés romantiques: « L'art s'en va, l'art est mort. Ce n'est point de la musique, ce n'est point de la comédie. »

C'est à ceux-là que je veux répondre, et je prétends prouver, dans cette quasi-étude, que les élucubrations signées Meilhac et Halévy sont les seules qui portent, à notre époque, le véritable caractère aristophanesque. Mais ceci demande quelques observations préliminaires, et je prie les lecteurs du *Refusé* qui déjà m'ont témoigné certaine bienveillance de me vouloir bien lire jusqu'au bout.

Le poète comique que je viens de nommer a une double manière qu'il importe de bien constater. L'une consiste dans la reproduction caricaturesque des folies caractéristiques de l'humanité, de ces vices, de ces ridicules qui sont de tous les temps; l'autre, au contraire, est un reflet exact, en quelque sorte instantané, des situations qui se produisent au moment où ils écrivent.

Dans les œuvres qui caractérisent la première, le poète est tout: il étudie longuement, sur de nombreux sujets, la maquette que lui offre l'humanité, il ajoute, il retranche, et de ce travail surgissent des œuvres telles que *L'Avare*, le *Misanthrope* de Molière, le *Plutus*, les *Femmes* d'Aristophane.

Dans la seconde manière, au contraire, le poète devient en quelque sorte impersonnel. Ce n'est plus lui qui parle, c'est cet être sans nom, le tout-le-monde; ici, le poète ne fait plus œuvre d'art, mais œuvre de combat, de discussion. Il se fait le porte-voix de l'opinion publique: il ne la devance pas, mais il se met à sa remorque, et ce qu'elle lui souffle, il le répète.

Les républiques grecques, nos lecteurs le savent, ne furent à vrai dire que des aristocraties tout oligarchiques, véritables tyrannies dans lesquelles le bonhomme *Démos*, peuple, jouait simplement le rôle de comparse. Cependant Cléon, l'homme du peuple, était maître, dictateur, tyran, pour tout dire. Cléon poursuivait le poète Aristophane qui avait écrit les *Babyloniens*. Le peuple. L'opinion publique ne tarda pas à apprécier combien il avait mal compris ses intérêts en acclamant Cléon le corroyeur. L'opposition se forma, ironique, railleuse. On attribue au tyran-démagogue la prolongation d'une guerre inutile. Aristophane écrivit dans les *Chevaliers* cette scène qui semble lui avoir été dictée par quelques loustics politiques de carrefour:

DÉMOSTHÈNE à un charcutier.

Dis-moi, n'es-tu pas heureux d'avoir la Grèce à administrer? Un oracle te fait souverain.

LE CHARCUTIER.

Souverain, moi? un charcutier!

DÉMOSTHÈNES.

Oui, souverain, pour cela même, parce que tu n'es rien que vaurien, faubourien!

LE CHARCUTIER.

Je ne me crois pas digne d'un si haut rang.

DÉMOSTHÈNES.

Et pourquoi donc, pas digne! Aurais-tu des scrupules? Serais-tu d'honnête famille?

LE CHARCUTIER.

Par tous les dieux, je suis de la canaille.

DÉMOSTHÈNES.

Heureux drôle! tu es né pour gouverner...

Or, je le répète. Aristophane, en cette scène fait œuvre de satiriste militant. Je ne discute pas ici cette question, à savoir s'il avait raison ou tort; mais il reproduisait le véritable sentiment public. Et en cela, il était utile.

Cléon s'écrie, s'adressant au peuple:

Maître, je t'en conjure, ne décide rien avant d'avoir entendu mes oracles!

LE CHARCUTIER.

Et les miens!

CLÉON.

Mes oracles disent que tu dois, couronné de roses, régner sur la terre entière!

LE CHARCUTIER.

Les miens, que revêtu d'une robe de pourpre brodée à l'aiguille et couronné en tête, tu parcourras la Thrace sur un char d'or...

(Ils sortent et reviennent chargés d'oracles.)

CLÉON.

Tiens, regarde, et je ne les apporte pas tous.

LE CHARCUTIER.

Ouf! je crève sous le poids, et je n'apporte pas tout!

PEUPLE.

Qu'est ceci?

CLÉON.

Des oracles.

PEUPLE.

Tout cela.

CLÉON.

Tout cela. Tu en es étonné? Mais j'en ai encore une caisse pleine.

LE CHARCUTIER.

Et moi deux chambres et un grenier.

On sent ce qui se disait dans les groupes, on entend les railleries de l'agora sur la multiplicité des prétendus arrêts des dieux se contredisant les uns les autres.

Je pourrais faire nombre de citations d'Aristophane qui confirment mon dire. Mais j'aime mieux vous renvoyer à l'excellente étude de M. Emile Deschanel.

Pourquoi ce préambule, et surtout ce titre: *A propos de la Périchole*?

J'arrive à l'explication.

Dans les quatre pièces qui ont pour titre: la *Belle-Hélène*, la *Grande Duchesse*, *Barbe-Bleue* et la *Périchole*, les auteurs ont excellemment rempli leurs rôles de satiristes. Et point n'est facile, je vous le jure, à côté de dame censure, si vétilleuse. Mais, si loin qu'on veuille porter le système de la répression, il est des vérités qui s'accroissent si vigoureusement tous les jours que force est aux plus rétifs de leur livrer passage.

Je me propose de prouver, et ce sera tâche aisée, que les pièces de MM. Meilhac et Halévy, à leur insu peut-être, ont fait autant, sinon plus, pour notre avenir que nombre de livres, fort bien écrits d'ailleurs, mais fort peu lus, et que quelques traits rapidement lancés ont mieux éveillé la raison du public en proclamant tout haut ce qui se disait tout bas, que telles tartines sonores et vides dont nos journaux prétendus politiques emplissent leurs colonnes.

Je suis jeune et j'ai encore bien présents à la mémoire mes souvenirs d'enfance. Mon père était par sympathie légitimiste et surtout conservateur. Tout notre entourage était profondément attaché aux doctrines les plus arriérées, et toute attaque à l'état de chose existant paraissait dans ma famille une sorte de crime de lèse-majesté.

C'est dans cette atmosphère que j'ai vécu jusqu'à l'âge de dix-huit ans. Et naturellement, me suis-je trouvé lancé dans la vie avec tout un bagage d'intolérance. On m'a depuis ouvert les yeux, en me rendant à moi-même et en me forçant à comprendre que je ne devais me laisser guider que par ma seule raison, et non par des doctrines toutes faites. Je suis devenu ce que vous savez.

Mais, si j'ai écrit ces quelques lignes, c'est pour rappeler comment dans une famille bourgeoise, avant 1848, on eût regardé avec une sorte de douloureuse surprise celui qui eût gaîment

raillé l'autorité royale en son représentant, quel qu'il fût. Pour les vivants proscrits, cela s'appelait le respect dû au malheur. Pour les vivants en fonctions, le respect de l'ordre établi. Pour les morts, le respect à l'histoire.

Et j'affirme que quiconque, lisant Homère, se fût permis de *blaguer* ce garnement en l'appelant *vieux birbe* eût entendu son père lui dire:

— Ah! c'est bien spirituel de ne rien respecter.

Au besoin, on eût discuté Jupiter, on l'eût accusé, nié violemment, on ne lui eût pas ri au nez. L'*Enéide travestie* s'appelait une œuvre sacrilège, la *Pucelle d'Orléans* une monstruosité. Voltaire avait du bon, mais il ne respectait rien. Cependant, disait-on, il s'est incliné devant la majesté de Catherine.Or, le sentiment public a rapidement marché. On s'est pris à examiner de plus près ces mannequins pailletés sur leurs tréteaux qui s'appellent trônes, et un beau jour, a paru la *Belle Hélène*.

Souffleter d'un seul coup bien appliqué ces figures légendaires que l'imagination accepte comme grandes, et, qui en réalité personnifient l'ignorance brutale, la violence et l'oppression érigées en système, Achille, Agamemnon, traînés sur le char du ridicule, ces prêtres anti-ques qui ont exploité la niaiserie populaire, cela était nécessaire. Il était bon, avant d'en venir au temps présent, de saper les bases de ces colosses du préjugé. L'œuvre de démolition était faite, et elle a été bien faite.

Quand tout le parterre applaudit au dialogue de Calchas et de Philocomé:

— Et le tonnerre... a-t-on rapporté le tonnerre?

— Pas encore.

— Comment pas encore?

— Non, seigneur, je l'attends.

— Nous ne pouvons nous passer de tonnerre aujourd'hui: il me faut mon tonnerre.

Croyez-vous qu'on n'ait pas présent à la pensée les miracles de la Salette ou de Guérande? Et, ajoute Calchas:

— C'est Philocomé qui sape, il sape dur et il a raison! il faut frapper l'imagination des peuples!...

La foudre éclate de rire, et c'est bon signe. On comprend ce que ces thaumaturges ont inventé pour abrutir l'espèce. Essayez donc vos prodiges après cela!

Agamemnon, le roi des rois! cela a toujours une sorte de rétentissement. Roi des rois! c'est imposant. Aujourd'hui, si roi des rois que l'on soit, le public fredonne:

C'est le roi Barbu qui s'avance
Bu qui s'avance...Je n'ai pas fini, et si cette petite étude vous plaît, chers lecteurs, je la compléterai dans huit jours. Mais, pour terminer aujourd'hui, permettez-moi de vous citer de mémoire, une gaillarde scène de la *Périchole* qui, à mon avis, vaut en satire sociale et oserais-je dire actuelle, tout un long poème.

Le vice-roi de Lima, don Andrés-Grenier, sort dans sa bonne ville. Les courtisans sont prévenus et aussitôt appostent sur son passage tout ce qu'ils peuvent trouver de valetaille, avec ordre de témoigner la joie la plus vive, de crier bien haut que tout est pour le mieux...

Don Andrés arrive sur la grand-place, et avaisant un homme, assis à une auberge et plongé dans lecture d'une feuille locale, il lui dit:

— Bonjour, monsieur... Eh bien! les affaires, comment cela va-t-il?

L'homme, d'un ton bourru:

— Vive le vice-roi!

Don Andrés a un mouvement de satisfaction. Puis:

— Evidemment, évidemment. Mais enfin, il y a toujours un peu à critiquer, n'est-il pas vrai... Hein?

L'autre brutalement:

— Vive le vice-roi!

Don Andrés passe à un autre qui, ne le reconnaissant pas, lui avoue qu'il est là pour *chauffer*.

Un troisième déguisé en peau rouge enivre le vice-roi de louanges et de dithyrambes, quand

tout à coup Grenier-don Andrés s'aperçoit qu'il déteint...

N'ai-je pas raison de dire que c'est là un reflet de l'opinion publique?

Mais à huitaine, n'est-ce pas?

Jules LERMINA.

LYON

De tout un peu.

Le gouvernement romain perd juste 32 millions à la chute de la royauté espagnole!

Toujours martyre, cette pauvre Rome!...

On dit que, comme biche de consolation, Isabelle-la-Catholique a demandé à Pic IX — un rosier de pureté. Le Pape aurait répondu: « Tu n'auras plus ma rose. »

Autre temps, autre fleur?!

Mon confrère Célès raconte dans la *semaine* une histoire de chaussettes empoisonnées.

Un autre essai d'empoisonnement local, mais dans genre tout différent, est celui pratiqué par certains buralistes de Lyon, qui, pour économiser quelques centimes, enveloppent, sans vergogne aucune, leur marchandise avec le premier carré de papier venu.

Par exemple, vous avez le défaut de priser. — Remarquez que je dis: vous, et non pas: moi! — Ayant ce vilain défaut et vous trouvant près de Saint-Nizier, que faites-vous? Vous allez tout simplement dans le bureau le plus près acheter pour deux sous de rapé gros ou fin suivant le degré de sensibilité de vos fosses nasales et vous consommez quoi?... une petite brochure sur le droit de l'inquisition, sur les devoirs du denier de Saint-Pierre, ou mieux encore, sur les vertus du pape et la crainte du grand Dieu.

Un de mes amis a été affecté ou infecté, comme vous voudrez, du divin prospectus ci-joint.

Je copie textuellement:

Quiconque A Assez de sens commun pour redouter les horribles brasiers du Purgatoire; les ardeurs dévorantes de ces terribles flammes, incomparablement plus redoutables que tous les feux de la terre; QUI font infiniment plus souffrir les âmes QUI Y sont englouties que tous les martyres, tous les tourments possibles réunis sur un seul homme, doit afin d'en être préservé, exempté, se procurer l'inappréciable ouvrage CITÉ DE DIEU, par S. M^{ie} D'AGRÉDA, et en faire consciencieusement, chaque jour de sa vie, lecture d'un chapitre.

Ouvrage REVÊTU de vingt approbations
par la Cour suprême de Rome.

Un chapitre par jour!... en d'autres termes une cuillerée le matin à jeun, ou une le soir en se couchant... absolument comme pour les quatrains dépuratifs du Tintamarre. Et notez bien que « cet ouvrage », je devrais dire « chef d'œuvre », est revêtu de vingt approbations.

Quelle tuile pour ceux qui n'en possèdent que dix-neuf à mettre sous la dent de leurs lecteurs! Mais aussi... quelle veste, si l'on songe qu'il existe peut-être des rivaux qui sont vingt et une fois revêtus de l'approbation de la cour suprême!

Voici une cour au moins qui n'envoie pas ses employés coucher à la rue sans garde-robe.

Depuis quelques jours, il circule de par la ville une petite brochure blanche, d'un soi-disant F. Silence, intitulée:

Le Flambeau maçonnique,

contre laquelle il est nécessaire de mettre en garde les profanes qui croiraient y trouver un récit fidèle des mystères de la F. M.

Il ne nous a pas fallu un bien long examen pour nous apercevoir que celui qui signe F. Silence n'a jamais assisté à une séance de loge... autrement il saurait que l'institution de la *grande famille* n'est pas un drapeau déchiré sur de grandes ruines, comme il se complait à le dire.

Cette brochure nous semble plutôt avoir été écrite d'après les errements de monseigneur de Ségur et autres qui ne connaissent la Franc-Maçonnerie que par l'effroi qu'elle leur inspire.

Il est arrivé à Lyon une cinquantaine de jésuites chassés d'Espagne. Ces victimes de la Révolution espagnole ont naturellement été fort bien reçues dans la maison de leur ordre que possède notre ville. Allons ! tant mieux ! Voici la France de Voltaire et de 89 qui devient le seul refuge de ces ennemis de la réunion et du progrès humain.

Tous les journaux racontent que Déjazet, très-grave-ment indisposée, est restée à Lyon.

Est-ce que, par hasard, l'eau lustrale ne vaudrait rien à Fretillon... ou bien la dose du liquide bénit a-t-elle été trop forte ?... Ce diable d'abbé Faivre, quand il se met à faire les choses les fait très-largement, se disant — peut-être avec raison — qu'à son âge Déjazet devait avoir beaucoup de choses à laver... et qu'il devait, en conséquence, proportionner le baquet à la catéchumène. Et il en est probablement résulté un rhume sur toute la ligne.

Ne quittons pas l'humble servante des d'Orléans sans faire connaître au public le véritable motif pour lequel elle est restée dans notre sainte ville.

La vérité la voici : La nouvelle néophyte de l'aumônier des armées de Lyon n'a pas voulu partir sans avoir reçu de son fougueux régénérateur le sacrement de la confirmation. Elle l'est !... et à présent l'abbé Faivre peut mourir tranquille ; jamais il ne referra une cure pareille !

JULES FRANTZ.

A BATONS ROMPUS

J'ai, dans la presse de mon pays, la confiance la plus illimitée ; je crois aveuglément aux nouvelles qu'elle imprime. Cependant, je n'ai pu me défendre d'un vague étonnement, je dois le confesser, en lisant tous les jours, depuis quelques semaines, dans les journaux les plus timbrés de l'Empire français, les comptes-rendus du Vauxhall et de la Redoute.

Là, mille ou douze cents femmes se réunissent deux ou trois fois par semaine et pérorant pendant des heures entières sur ce qu'elles appellent la « revendication de leurs droits. »

Les femmes sont enrégées ! ma parole d'honneur elles sont enrégées !

Les hommes, avec une galanterie ultra-chevaleresque, ont gardé pour eux tous les tracas, tous les ennuis de la vie, laissant aux femmes le rôle le plus beau et le plus enviable qui soit au monde.

Les femmes ne sont pas satisfaites. Non contentes d'être adorées, adulées, courtisées, ces exigeantes enchanteresses demandent aujourd'hui à être émancipées ; elles veulent, elles aussi, pouvoir purger les malades, plaider au criminel et élire des députés. En un mot, elles veulent jouer à l'homme, comme jadis elles jouaient à la poupée.

Elles ne comprennent donc pas, les imprudentes, que le jour où elles seront émancipées et assimilées aux hommes, tous les désagréments de l'existence qui incombent exclusivement à ceux-ci retomberont également sur elles.

Tout d'abord, il faut qu'elles s'attendent à être envoyées sous les drapeaux, — comme les hommes.

Du moment, en effet, qu'elles prétendent pouvoir voter pour M. Jules Favre ou pour M. Pons-Peyrue, comme les hommes, il n'y a pas de raison pour qu'elles ne servent pas la patrie, comme les hommes.

L'idée, d'ailleurs, de transformer les femmes en voltigeurs n'est pas absolument nouvelle.

L'antiquité prétend avoir eu autrefois, — longtemps avant la naissance de Mme Doche, — des amazones qui furent le berceau de la cavalerie légère.

Plus récemment, Théodoros, qui n'était pas encore, alors, drame en cinq actes pour le Châtelet, avait incorporé des femmes parmi ses cent-gardes abyssins.

Il n'y aurait donc rien d'impossible à ce que les françaises d'aujourd'hui quittassent leurs éventails pour la clarinette de cinq pieds et leurs peignoirs de dentelle pour la tunique de Dumanet.

Je me demande seulement, le cas échéant, avec des régiments de femmes commandés par des femmes, comment on ferait pour « battre la générale » sans insubordination ?

Par exemple, il faut reconnaître que cette innovation apporterait, sans aucun doute, une grande perturbation dans nos mœurs déjà si perturbées.

Sans parler des mille inconvénients divers qui résulteraient évidemment d'une organisation par suite de laquelle la femme se trouverait être, parfois, la caporale de son mari, il me paraît à peu près certain que dans les premiers temps, on trouverait bizarre cette réponse — inévitable un jour ou l'autre — d'un domestique à un visiteur : — Monsieur est chez lui, mais madame est absente ; son cousin le capitaine lui a collé quinze jours de salle de police pour tapage nocturne.

Les casernes, on le sait de reste, n'ont jamais passé chez nous pour des écoles de beau langage, il n'en paraîtrait pas moins singulier, ce me semble, d'entendre

une dame qui aurait fait un congé, répondre, dans un bal, à une invitation pour la première valse :

— Mille cartouches, mon vieux, le diable me tortille les côtes si je vous refuse ! Par fil à droite, pékin, mais tâchez de tourner proprement, sacré nom d'une sabretache, car si vous ratez le mouvement, je vous fiche mon billet que je vous plante là comme une vieille giberne.

On aurait beau se dire que l'on doit passer aux défenseurs de la patrie un peu de laisser-aller dans le discours, on ne pourrait certainement se défendre d'un mouvement fugitif de stupéfaction, si cette phrase accentuée et ornée de la poésie des camps, sortait des lèvres roses d'une belle fille blonde et pure.

Nous n'en sommes pas encore là, Dieu merci, mais nous y marchons tout droit avec les prétentions de nos fantasques compagnes à la virilité.

Je ne sais pas ce que l'avenir réserve aux oratrices exaltées, mais gracieuses, de la salle de la Redoute, mais, si elles triomphent dans la lutte qu'elles ont entreprise, si elles obtiennent la reconnaissance de tous les droits qu'elles revendiquent et si jamais on en vient à recruter les zouaves dans leurs rangs charmants, je demande, dès-à-présent, à faire partie du conseil de révision.

J'ai déniché dans une rue qui avoisine la gare de l'Est, cet écrivain mirobolant :

« Rasoir velours ! Pas même un pressentiment désagréable sur le tissu barbiculaire. »

On n'est pas plus précieuse.

Autre écrivain comique.

Celui-là se prélassait sur un boulevard extérieur.

Un épi... soyons aimable, un négociant en denrées coloniales a fait mettre sur les vitres de sa boutique :

Bas-Breton spoken here.

Dimanche dernier, une brave bourgeoise arriva un peu tard à la messe de sa paroisse.

En entrant dans l'église, elle demanda au donneur d'eau bénite :

— Où en est la messe, je vous prie ?

— Madame, répondit le brave homme, on en est au moment que le curé boit son canon.

Un vieil auteur rapporte cette anecdote :

« Un poète persan, Homédi, était au bain avec Tamerlan et plusieurs autres courtisans. On jouait à un jeu d'esprit qui consistait à exprimer, en argent, ce que chacun valait.

« — Je vous estime trente aspres, dit le poète à Tamerlan.

« — La serviette dont je m'essuie les vaut, reprit le tyran.

« — Aussi, est-ce en comptant la serviette, répliqua Homédi. »

A combien de nos puissants du jour, pourrait s'appliquer justement cette réponse.

Je lis dans un journal :

« Hier matin, un individu paraissant âgé d'une quarantaine d'années, s'était introduit dans la cour de l'hôtel des postes et se livrait à des excentricités de langage qui dénotaient clairement l'insanité de son esprit.

« — La société est pervertie, s'écriait-il, il est temps que les iniquités de la terre disparaissent, etc... et mille autres paroles aussi insensées. »

Dans quel temps vivons-nous donc qu'il suffise de trouver la société inique et pervertie pour passer pour un fou ?

Hélas ! il y a du vrai dans cela ! Il faut être fou, en effet, — ou journaliste, n'est-ce pas, Frantz ? — pour dire la vérité à ces sourds volontaires qui grouillent autour de nous.

Et les fous, on les enferme. Ceux qui parlent, comme le bonhomme de l'hôtel des postes à Charenton ;

Ceux qui écrivent, à Sainte-Pélagie, pour Paris ; à Saint-Joseph, pour Lyon ;

A l'ombre, à l'ombre, les diseurs de vérités ! Le soleil est pour les fourbes, les sots et les inutiles.

JULES PELPEL.

LA SEMAINE

On vient d'inventer en Angleterre la chaussette empoisonnée, dont le besoin, paraît-il, se faisait sentir.

Un usage constant pendant une semaine suffit amplement pour produire un résultat appréciable.

On dit — je n'affirme rien — que plusieurs de nos dames lyonnaises se sont entendues secrètement pour nous mettre tous sur ce pied. Franchement je connais certains mariés dont les extrémités basses n'ont besoin d'aucune... attention féminine, pour obtenir le même résultat.

Comment ! vous n'en saviez rien ? Hé bien apprenez-le :

La *Petite Presse* commence, demain dimanche, un nouveau et mirobolant roman du populaire auteur de *Sœur Anne*. Le *Concierge de la rue du Bac*, par Paul de Kock !

On nous prie de reproduire l'avis suivant :

Le banquet annuel des anciens élèves de l'Ecole supérieure de la ville de Lyon, aura lieu cette année, le dimanche, 25 courant, à 3 heures de l'après-midi, chez M. Bonafond, traiteur, rue Duguesclin, 117 à Lyon.

On souscrit jusqu'au 23, chez M. Deleuvre, place de la Croix-Rousse, 5, à la pharmacie Fréset, place de la Visitation, et chez M. Mayer place de la Bourse, 2.

Par suite d'une erreur typographique, nous avons annoncé dans notre dernier numéro, l'apparition du *Reproché*. C'est le *Barbare*, athée et révolutionnaire, qu'il faut lire.

Le premier numéro du *Barbare* paraîtra le 19 novembre prochain.

Le Secrétaire de la rédaction,
Jules CÉLÈS.

LES BOULEVARDS

Où s'arrêtera cette manie d'accaparer l'opinion publique ? Il y a un mois, il était grandement question d'émancipation, aujourd'hui c'est tout le contraire. Les femmes veulent faire parler d'elles quand même. On s'est un peu amusé des discours singuliers prononcés au Vauxhall par des orateurs en jupons. Le vent de la curiosité a tourné, plus d'émancipation, plus de liberté, la loi salique reprend toute sa vigueur. — Il serait étrange en effet qu'une femme vint siéger dans une assemblée délibérante armée de la ceinture de fidélité. Il serait stupéfiant qu'une femme ait le droit de voter quand on est sur le point de retirer au sexe mignon le droit de conduire une voiture dans les rues de Paris.

Avoir demandé l'émancipation, avoir espéré la liberté de porter des bretelles et n'avoir pas même l'autorisation de conduire une voiture attelée d'un cheval, cette voiture fût-elle une carriole, ce cheval fût-il un âne ! Entre nous c'est raide....

Il faut avouer franchement que les femmes sont dans leur tort. Depuis plusieurs siècles elles sont maîtresses absolues des hommes, elles en font ce qu'elles veulent, les mènent par le bout du nez, cela devait leur suffire. Point, l'ambition les a gagnées, elles sont parties en guerre dans l'espoir de s'annexer quelque chose et voilà qu'on les fait rentrer dans leurs frontières naturelles qui se nomment : Les enfants, le ménage et le pot-au-feu !

Les hommes eux-mêmes qui avaient organisé les réunions du Vauxhall sont partis ailleurs bavarder d'autre chose. La cause des femmes est perdue. Il faut avouer que ces messieurs n'avaient qu'un seul but en se réunissant, c'était de parler devant un auditoire quelconque. — En serons-nous donc toujours là, en France, et le besoin de parler sera-t-il longtemps encore le plus grand de nos besoins ? Je crois que l'on pourrait assez bien définir le Français : un être léger dont la principale préoccupation est d'aller n'importe où, bavarder sur n'importe quoi, devant n'importe qui !

J'ai lu quelque part les deux vers suivants, sont-ce bien des vers ? — sur la porte d'un marchand de vins :

Au petit bonheur,
Autant ici qu'ailleurs !

Pourquoi la critique théâtrale de Paris n'a-t-elle pas dit au ténor Roger ce qu'elle pensait de son jeu dans *Cadix* ?

Pourquoi l'artiste a-t-il été obligé de donner lui-même un démenti à la critique et abandonnant le rôle qui était au-dessus de ses moyens ?

Pourquoi a-t-on refusé la vente sur la voie publique au *Diable à Quatre* avant son premier numéro ? Pourquoi n'a-t-on pas attendu que le journal ait affirmé une opinion quelconque ?

Pourquoi la charmante mademoiselle Lafourcade est-elle revenue blonde de son voyage en Russie, puisqu'elle était brune en partant ? — Pourquoi ne voit-elle pas que les cheveux bruns lui vont beaucoup mieux que les blonds ?

Entre deux calicots.
— Quelle est la maison de Paris où bocal n'a pas de singulier ?
— Sais pas.
— C'est chez le marquis de Caux. Quand sa femme lui offre de la bière ne lui dit-elle pas : Veux-tu un bock, Caux ?

Emile LAMBRY.

SILHOUETTES MUSICALES

(2^e série, n^o 5).

SERI

Ex-professeur de chant (ancienne salle Jandard), directeur de la fanfare des *Sauveteurs médaillés*, chef d'orchestre d'arènes athlétiques et de musique de vogue.

PROFIL :

Séri est un petit vieillard de cinquante ans environ. — Court. — Sec. — Il a la figure creuse, les dents en scie et couleur chocolat ; il est grêlé comme un tamis. — Voix toujours fortement enrouée. — Se rase de temps en temps.... quand il y pense.

SERIES :

N'a rien du petit crevé — au contraire — ses manières, sa mise sont on ne peut plus à la bonne franquette : siropier, forcé, petits verres, fumer dans des brûle-gueules, boire le vin au litre et non à la petite bouteille, voilà son plus doux passe-temps.

EN MUSIQUE :

On dit que sur l'opéra *Séri* colle les plus malins ; l'ayant vu à l'œuvre, je n'ai pas de peine à croire ce « on dit ». Il accompagne — toujours avec un égal mérite, — les danses de bastringues et le plain-chant des églises. Toutefois, sa spécialité étant de diriger les orchestres de vogues, je crois que si les succès viennent jamais troubler son somme, le droit de danser se paiera au mètre... Sa femme qui, par moment, geint des chansons sentimentales, a été baptisée par ses voisins : la *Patti Séri*.

RENSEIGNEMENTS :

Existence très-variée — fut tantôt civil et tantôt militaire. Il n'est pas rare de le voir habillé moitié en pékin, moitié en troupier : pantalon garance, paletot de velours, gilet blanc et képi. — Descendance phénoménale. — Très-connu à la Croix-Rousse.

A d'autres,
L'ACCEPTÉ.

A TRAVERS NOS MŒURS

Clodoche le critique.

C'était par une belle matinée de printemps. Un certain Clodoche, bien connu par le talent de sa femme — morte depuis quelque temps à l'époque où nous le trouvons — errait tristement sur le boulevard des Italiens, passant et repassant devant le café Riche.

En vain son estomac en détresse l'avertissait par des tiraillements répétés de l'heure du déjeuner ; le porte-monnaie était vide et Clodoche ne voyait rien venir.

Soudain, un éclair traverse son imagination endormie ; il se frappe le front et s'écrie :

— Eh ! quoi, vais-je crever de faim ? Ne suis-je pas assez intelligent pour gagner mon pain au bec de ma plume ? Tandis que des milliers de gâteaux se mêlent d'écrire, moi qui suis bachelier, qui ai eu pour épouse légitime la plus grande artiste de l'univers, je resterais sans le sou sur le bitume des boulevards ! Ah ! que nenni ! moi aussi je ferai du journalisme, moi aussi je me mèlerai de critique. Après tout, est-ce si difficile ? Il suffit, je pense, de complimenter les jeunes et jolies actrices ; comme je veux être impartial, je serai sans pitié pour les vieux talents. A quoi servent, en effet, toutes ces antiques duègnes qui recouvrent les planches de nos théâtres ?

Sur cet aparté, Clodoche se redressa, prit un air conquérant, et marcha à la rencontre d'un journal quelconque. Il était intriguant, riche de promesses, joli garçon du reste. Il trouva mieux qu'il n'eût dû espérer, et fut choisi comme critique théâtral d'un journal quotidien — aujourd'hui mort comme tant d'autres.

Clodoche bondit de joie et courut chez un graveur lui commander des cartes de visite dans ce style :

La puce enrégée.

ALFRED CLODOCHE,

CRITIQUE DRAMATIQUE,

2, impasse de la Franchise.

Puis Clodoche, toujours intelligent, alla guêter des billets de théâtre : oh ! pas pour lui, bien sûr. On m'a assuré qu'il n'avait jamais mis les pieds dans une salle de spectacle — pas même dans celle où il faisait chanter sa femme.

Les billets de théâtre devaient jouer — et jouent encore — un rôle important dans la vie de Clodoche. Notre critique improvisé se créa, grâce à eux, des relations inattendues. Il est vrai, il ne les distribuait pas au hasard, n'accordant, par exemple, au comte.... que la moitié d'une loge afin de pouvoir donner l'autre à la petite....

Clodoche, vous le voyez, n'est pas un sot. C'est du moins l'avis du comte.... ; et c'est aussi celui de la petite....

Clodoche avait des créanciers remuants ; sa concierge, qui n'avait pas même reçu de maigres étrennes, le boudait. Des billets apaisèrent les premiers, et ramenèrent un sourire grimaçant sur les lèvres guillochées de Mme Pipelet.

Les amis de Clodoche, dans l'espoir de recevoir de lui de nouvelles marques de libéralité théâtrale, lui payèrent à l'envi bocks, déjeuners, dîners et soupers. Pour lui seul, leur bourse s'ouvrait, en sorte que la misère n'osa plus montrer ses crocs menaçants.

Aussi Clodoche ne songea-t-il jamais à réclamer les appointements que son rédacteur en chef oubliait régulièrement de lui payer. Il trouvait sa place bien trop avantageuse pour risquer de la perdre par des réclamations de mauvais goût.

Comme ses confrères avaient fait choix du lundi pour publier leurs critiques dramatiques, Clodoche voulut signaler ses débuts littéraires par un coup d'audace. Il choisit le mardi.

La besogne était facile, dès lors. Clodoche tailla avec art les chroniques rivales, et ses éloges l'emportèrent de deux coudées sur tous ceux de ses confrères, même les moins farouches. Il loua tout et tous : directeurs, premiers rôles, jeunes premiers, ingénues, soubrettes,

décors, orchestre, éclairage et confort; mais il ne se laissa jamais corrompre, ô le journaliste intègre! par les sourires des duègnes et des pères nobles.

Clodoche ne voulut pas, toutefois, rester indifférent au milieu de la grande querelle qui divise les dilettantis modernes. Il prit hardiment parti pour Auber et Rossini contre Meyerbeer et Wagner. Comme Meyerbeer était mort et que le second habitait la Bavière, il se fit un malin plaisir de les trainer dans la boue, à la plus grande gloire des deux premiers qui habitaient les environs de Paris.

Il soumit aussi les bals publics à sa férule de paille, et fit la réclame à la danseuse, qui lui rapporta un assez grand nombre de cadeaux, grands et petits.

J'ai aussi ouï dire qu'un gargonier d'Asnières lui doit sa renommée. Sa reconnaissance, tout naturellement, se traduit par de fins repas.

Clodoche a aujourd'hui sa petite cour: son salon est fréquenté par toutes ses protégées et un grand nombre de vieux ridés très-riches. Parfois, quelques jeunes cavaliers, apparemment fourvoyés, s'y donnent rendez-vous, mais Clodoche préfère les rencontrer ailleurs que chez lui. — Le motif?... Ah! je ne vous le dirai pas.

Tel est ce Clodoche, dont le nom a plus d'une fois retenti à vos oreilles. Vous pourriez le rencontrer tous les jours, vers quatre heures, sur le boulevard. Si vous lui offrez une absinthe, il l'acceptera avec une courtoisie toute chevaleresque.

D'aucuns assurent que Clodoche est brave.

Entre nous, je n'en crois rien.

H. VERLET.

GAZETTE DU PLATEAU

Les bohémiens et charlatans, venus de cent lieues à la ronde pour charmer, par leurs petits talents, la population attristée du plateau, viennent de boucler leurs malles.

La plupart déjà sont partis, allant chercher ailleurs la fortune qu'ils n'ont pu rencontrer chez nous.

Bon voyage!

A propos de cette vogue du plateau, les vicillards que la satiété inspire et les hommes murs, qui n'en peuvent mais, ont, cette année, comme toujours, crié à la décadence...

Leurs catarrhes les retenant au coin du feu, ou leur cent de piquet les appelant au café, ils en ont conclu que la jeunesse d'aujourd'hui devient trop sérieuse, quelle ne sait plus ni s'amuser, ni chanter, ni danser, ni aimer!

Ils ont dit cela, et le sable des places de la Visitation et de la Demi-Lune s'est tû! Et les banes du boulevard, eux qui en savent si long, n'ont pas protesté!

Rien!... Ainsi va le monde... à la vogue.

Enregistrons ceci pour l'histoire: La lourde porte de Saint Laurent et ses bastions à meurtrières sont, aujourd'hui, complètement rasés.

Enfin, c'en est donc fait de l'insolent rempart qui faisait l'orgueil de M. Thiers, ce chef de file des historiens aux idées rétrogrades.

Il y a un proverbe qui dit: « Plus les pays sont pauvres, plus les moines y sont gras. »

Ce « dit-on » que j'ai presque envie d'appeler un axiome, ne peut s'appliquer avec plus de vérité qu'à la Croix-Rousse.

Dans cet intelligent et populaire faubourg, l'ouvrier qu'un trop pénible labeur étiole, est maigre, chétif, et les religieux — des deux sexes — sont au contraire gras, dodus, fleuris comme des pommes d'amour. Chacun d'eux est possesseur d'un menton à triple étage du plus appétissant effet.

Feuilleton du Refusé
N° 45.

LES DRAMES DE LYON

ROMAN INÉDIT

PREMIÈRE PARTIE

LES

ACCUSÉS D'AVRIL

(1834)

Par UN OUBLIÉ

Dès le point du jour, les abords du palais du Luxembourg sont encombrés par une foule considérable attendant l'ouverture des portes; à la figure triste d'un grand nombre de personnes qui la composent, il est facile de voir que ce sont des parents et amis des accusés, à qui l'on a refusé la permission d'assister aux débats, et qui espèrent arriver dans l'étroite enceinte réservée au public non privilégié.

Des groupes nombreux, formés près du palais se communiquent les bruits de la journée. On s'entretient surtout de la mesure brutale qui a fait transférer à la Conciergerie un certain nombre d'accusés de Paris, parmi lesquels Marrast et Lebon.

Dans toutes les casernes, les troupes sont consignées; toutes les troupes de service ont reçu des paquets de cartouches; quatre magasins de munitions sont établis dans le jardin. Au milieu des fleurs et des oranges, on ne voit que des baïonnettes. On n'aperçoit pas un seul garde national à l'extérieur du palais.

Après tout, pourquoi leur en vouloir: il vaut mieux faire envie que pitié.

* Le mur de soutènement qui sépare la montée Saint-Sébastien du clos des Bernardines où est située l'église neuve de Saint-Bernard, s'est écroulé il y a déjà quelque six mois, et ses débris obstruent encore la voie et empêchent toute circulation.

Si j'étais propriétaire de ce mur — je n'ai pas ce malheur, Dieu merci! — on n'aurait pas attendu deux fois vingt-quatre heures pour me sommer — par ministère d'huissier — d'avoir à le relever sur le champ — et on aurait bien fait.

Mais avec messieurs du clergé, on n'est plus coulant...

* Aux deux gares du plan incliné de la Croix-Rousse, il y a un placard ainsi conçu:

AVIS CONCERNANT LES CHIENS.

Il serait difficile d'être plus poli pour les messieurs voyageurs; car cet avis concernant les chiens ne peut guère concerner que ceux sachant lire. Or, les chiens qui savent lire... c'est vous! c'est moi!...

Mes compliments à l'administration.

* Lectures recommandées aux ouvriers studieux pendant les longues soirées d'hiver:

La Révolution française, par Louis Blanc;

Décadence de la monarchie française, par Eugène Pelletan. L'édition populaire coûte 60 centimes;

Histoire de la révolution de 1848, par Jules Lermina.

— en cours de publication à 10 centimes la livraison;

Les victimes d'Isabelle II la Catholique, par Benjamin Gastineau.

Tous ces ouvrages se trouvent chez l'administrateur du Refusé, 34, rue Tupin.

Jules CÉLÈS.

HISTOIRE DE LA MISÈRE

Par Jules Lermina

Tel est le titre du dernier livre que notre collaborateur et ami vient de faire paraître chez Dècembre-Alonnié. (1)

Ce volume, composé d'après des documents historiques, est incontestablement appelé à avoir un juste retentissement dans toutes les classes de la société.

C'était encourir une lourde responsabilité que d'écrire l'Histoire de la Misère et il ne fallait rien moins que le tempérament de fer et de feu que nous connaissons à notre confrère pour sortir victorieux d'une pareille tâche.

Ainsi que le dit l'auteur en débutant — étudier l'histoire du prolétariat, c'est remonter à l'origine des mondes; Jules Lermina prend la misère à sa naissance, en scrute les causes et en constate les effets.

Quel fut le premier pauvre et pourquoi le fut-il?

On comprendra la réserve et la circonspection que nous mettrons à parler d'un livre traitant une question aussi brûlante... et dont le titre seul constitue le plus grand problème social de notre époque.

Mais voulant donner aux lecteurs du Refusé un avant goût de l'ouvrage qu'ils achèteront certainement, nous extrayons à leur intention le chapitre suivant.

Du reste, c'est de l'histoire et l'histoire nous appartient. J. F.

(1) En vente à Lyon, au bureau des journaux, 34, rue Tupin.

La salle d'audience est ouverte à onze heures. Les tribunes sont immédiatement envahies par les spectateurs privilégiés.

Les ministres sont placés dans une tribune du rez-de-chaussée, fermée à moitié par un rideau. MM. Duchâtel, de Broglie, Guizot, Thiers et Persil, assistent à l'audience.

A une heure, un commissaire de police, ceint de son écharpe, entre suivi par un détachement de gardes municipaux qui sont placés immédiatement à toutes les issues. Les témoins à charge sont introduits; quarante au plus sont présents; parmi eux figurent plusieurs femmes. Les témoins à décharge sont aussi admis à la place qui leur est réservée. Ils sont en petit nombre. Parmi eux on remarque MM. Arago de l'Institut, le colonel Gallois, Grégoire, Audiat et le capitaine Leclerc, de la 2^e légion de la garde nationale de Paris.

A une heure un quart les accusés de Lyon, de Saint-Etienne, Grenoble, Arbois, Besançon et Marseille entrent dans la salle; ils sont accompagnés d'un grand nombre de gardes municipaux, précédés du colonel Fiesthamel et de l'huissier de la cour des pairs, Sajou. On fait asseoir les accusés sur les cinq premiers bancs les plus rapprochés de la cour. Ils sont entremêlés de gardes municipaux; sur chaque banc se trouvent ainsi placés quatorze accusés et huit gardes municipaux.

Dix minutes après l'entrée des accusés des départements, on introduit les accusés de Paris; tous portent une casquette de cuir verni avec une gourmette blanche. Ils prennent place sur les 6^e, 7^e et 8^e bancs. Les accusés de Lunéville et d'Epinal entrent ensuite, on les fait asseoir sur le 9^e et dernier banc, au fond de la salle.

Les accusés sont au nombre de 121: 80 des départements et 41 de Paris.

Les citoyens Mathieu (d'Epinal) et Pormin (de Paris) sont tous deux amputés d'une jambe. Le citoyen Beaune, de Lyon, porte le bras en écharpe.

Un huissier vient appeler les citoyens Guinard,

LES ROIS DE FRANCE

Hélas! très-puissant roi Français,
Nous pensons, si bien ravisais
Et tu fusses bien conseillé,
Qu'aucun pou nous épargnerais,

Chantaient les misérables du pauvre commun. Examinons comment les très-puissants rois de France répondirent à cet appel, du quinzième siècle à la Révolution.

Sous Charles VI, misère horrible. Qu'y peut faire le roi Charles? Armagnacs et Bourguignons se disputent la France. Les Anglais pillent et ravagent, Henri V saccage les villes, et pour affirmer son droit royal, il n'a pas de plus grande hâte que de rançonner ses nouveaux sujets, de mettre à mort qui se plaint, de doubler les impôts, de torturer les récalcitrants. La France était littéralement au pillage. Vainqueurs ou vaincus se faisaient un devoir de détruire les récoltes, les villages, partout où ils passaient.

Que pouvaient faire les prolétaires dans cette lutte acharnée des ambitions? Ils mouraient de faim, et, dit un historien, ils couraient les bois comme des bêtes fauves.

Charles VII monte sur le trône de France: prince épicurien, se souciant fort peu de la misère d'autrui, il appelle les étrangers à sa défense, et demande de l'argent à son peuple. Ses favoris pillent ce qui restait à piller, et pendant ce temps, le roi continue à tenir une cour de gais favoris, et à enrichir, autant qu'il le pouvait, quelques courtisans.

Il disait déjà le mot de Louis XV: Après moi, le déluge!

Que le peuple fût réduit à se cacher dans les cavernes pour échapper aux maraudeurs et aux assassins, que les prolétaires fussent trouvés épuisés de fatigue et de faim dans les fossés des routes, qu'importait au roi Charles VII? Quand il avait besoin d'argent, il réunissait tout ce que ses capitaines pouvaient encore mettre sur pied de soudards et de reîtres, et jetait cette meute affamée sur les campagnes. Chose curieuse! on trouvait encore à voler. Et ce roi était satisfait. Du reste, il faut le dire: les États généraux refusaient de se réunir et de sanctionner ces extorsions.

Le peuple se faisait humble, petit, il ne résistait plus: il n'avait plus de point d'appui. La parole des prêtres le rabaisait de plus en plus dans sa misère, l'imitation de Jésus-Christ semblait apparaître tout express pour lui faire de sa misère une gloire et un devoir:

« Vous serez toujours misérables, où que vous soyez, et de quelque manière que vous vous tourniez, y vousne vous tournez pas vers Dieu... C'est une véritable misère, de vivre sur la terre. Manger, boire, veiller, dormir, se reposer, travailler et se voir sujet aux autres nécessités de nature est certainement une grande misère et une affliction pour un homme pieux, qui voudrait bien ne dépendre en rien de la chair et être libre de la servitude du péché. »

Et à ces voix, qui prêchaient le renoncement, le peuple répondait par son silence et sa soumission: il mourait sans rien dire. Que pouvait-on lui demander de plus?

Tout à coup, une illuminée se lève, Jeanne d'Arc. Que représente-t-elle? D'où vient-elle? Quel est ce hasard étonnant? Est-elle vraiment, comme l'ont chanté les poètes de l'histoire, la figure naïve et splendide du peuple, venant au secours de son souverain?

Marrast, Berrier Fontaine, Lebon et Beaune, membres du comité de défense; ils sortent de la salle et rentrent après un quart d'heure. Cinq ou six avocats seulement sont présents. L'entrée ayant été refusée aux défenseurs non avocats choisis par les prévenus, les défenseurs avocats ont cru devoir s'abstenir jusqu'à ce que la cour des pairs eût prononcé si elle admettrait ou n'admettrait pas les défenseurs qui ne sont pas inscrits au tableau.

A deux heures, le président Pasquier entre dans la salle, suivi des pairs; il se place au bureau; à sa droite sont les deux vice-présidents, Portalis et Bastard, et à sa gauche, le troisième, Séguier. M. Boyer occupe le siège destiné au quatrième. Les pairs prennent les places qui leur ont été assignées; M. Barbé-Marbois, dont l'habit est recouvert d'une robe de chambre et la tête couverte d'un bonnet noir, se fait porter à son fauteuil.

Les officiers du parquet, MM. Martin (du Nord), procureur-général, Frank-Carré, Plougoum, Chegaray et de la Tournelle, sont en robes rouges.

M. LE PRÉSIDENT. — L'audience est ouverte; le public doit écouter les débats qui vont s'ouvrir avec un respectueux silence. M. le greffier de la cour va faire l'appel nominal. Ceux de MM. les pairs qui répondront à l'appel pourront seuls assister au procès.

M. Cauchy, secrétaire-archiviste, procède à cette opération préliminaire.

En tout 164 membres présents.

A l'appel de son nom, le général baron Lascours, qui commandait une brigade aux barricades de la rue Transnonain, demande à faire une observation: « Je dois déclarer à la cour, dit-il, qu'avant-hier j'ai reçu, à la requête de M. Marrast, accusé, une assignation pour comparaître aujourd'hui devant la cour comme témoin. J'ai soigneusement, scrupuleusement rappelé mes souvenirs, et n'ayant rien à déposer devant la cour dans l'intérêt de M. Marrast ni d'aucun autre accusé, j'ai cru ne pas devoir obtempérer à l'assignation et ne pas me déporter de ma qualité de juge pour me constituer témoin. »

Pourquoi ce peuple aurait-il couru se ranger sous la bannière de Charles VII? Quel bien en pouvait-il attendre? Les Anglais étaient-ils donc plus terribles que les voleurs d'impôts, envoyés par le roi?

La venue de Jeanne fut toute spontanée, elle ne procédait d'aucun sentiment général, c'était une sorte de fée sortant tout à coup de l'inconnu; et c'est par le charme même qui s'attaché à l'inconnu qu'elle acquit aussitôt son prestige.

Les grands s'étonnèrent; mais comme ils se sentaient faiblir, et qu'ils ne pouvaient attribuer leurs revers qu'à leur propre inertie et à leurs désordres, ils furent bientôt disposés à accepter cette intervention comme divine. Certes, Dieu intervenait singulièrement, et sa prédilection pour la France se justifiait difficilement. Mais Charles VII et ses favoris n'eurent garde de discuter.

Le peuple leva curieusement la tête. Peut-être supposait-il que dès que la France serait délivrée des Anglais, son sort deviendrait moins misérable. En tout cas, un changement quelconque dans sa situation était préférable au statu quo. Mourir ou être sauvé, telles étaient les deux alternatives que posait la venue de Jeanne, et le peuple se reprit à espérer.

Quant au très-puissant roi de France, dès que Jeanne l'eut mené à Reims et qu'il eut été sacré, tandis que le peuple se prosternait sur le passage de la Pucelle, il se hâta de l'abandonner, la laissant pendant six mois aux mains des Anglais, se vautrait dans des débauches que lui rendait plus agréables encore la puissance reconquise, se tournait quelquefois pour demander si son peuple se battait bien ou si Jeanne d'Arc vivait encore, discutait avec La Trémoille qui pillait le pays reconquis: le 30 mai 1431, Jeanne d'Arc était brûlée comme sorcière et relapse.

Le peuple se sentait perdu, et Charles VII se plaignait de n'avoir plus d'argent.

Quatre ans après, le traité d'Arras était signé.

Charles VII était reconnu roi de France par Philippe de Bourgogne...

Grand soulagement pour le peuple en vérité! Les Anglais se lancent de nouveau sur la France, brûlent les villages, exterminent la population. Charles VII rentre dans Paris. Le voici redevenu très-puissant roi de France. Va-t-il écouter les plaintes du pauvre commun?

Certes, et voici comme:

Charles VII altere les monnaies, les La Hire, les Chabannes, les Xaintrailles se regardent comme les maîtres de cette France rendue à leur maître. Comme ce bon roi ne peut assez leur prodiguer de richesses (il faut bien faire quelques économies), ils pillent les paysans, en disant: Il faut bien que nous vivions!

Les paysans d'Alsace ne furent pas suffisamment endurants et eurent l'audace de tuer les pillards.

Quant au roi, « il ne tenait compte ni de la guerre, ni de son peuple, non plus que s'il fût prisonnier des Sarrasins; il avait avec lui tant de larrons, que ces étrangers disaient qu'il était la source de tous les larrons de la chrétienté. »

En 1437, il entre en triomphe dans Paris. Mais il se hâte de partir, laissant derrière lui la famine: cinquante mille personnes périrent de faim et de maladie; Charles VII avait de bien autres soins en tête, le pape l'occupait fort, et de ses soins assidus sortit la Pragmatique Sanction de Bourges, qui dispose:

« Que les élections des prélats doivent être

Le maréchal Lobau demande aussi la parole à l'appel de son nom:

« J'ai, dit-il, à faire une observation conforme à celle de mon honorable collègue M. le général Lascours. J'ai été assigné à la requête de M. Guinard, l'un des prévenus, que je n'ai pas l'honneur de connaître. N'ayant rien à dire à sa décharge, j'ai cru devoir rester dans ma position de juge. »

MM. duc de Grammont, duc de Valentinois, prince de Talleyrand, duc de Broglie, duc de Maille, comte Destutt de Tracy, duc de Montbazou, etc., etc., en tout 86 PAIRS QUI NE RÉPONDENT PAS À L'APPEL.

Le président procède à l'interrogatoire des accusés; ils répondent dans l'ordre suivant:

ACCUSÉS DE LYON.

LE PRÉSIDENT, s'adressant aux accusés. — Girard, vos nom, prénoms, lieu de naissance, profession et votre domicile?

Girard Antoine, chef d'atelier, Lyon, 31 ans. — Carrier, chef d'atelier, 40 ans, Lyon. — Poulard, chef d'atelier, Lyon, 32 ans.

BEAUNE. — Je demande la parole avant tout.

LE PRÉSIDENT. — Vous ne pouvez parler qu'après cette formalité.

BEAUNE, directeur d'une maison de commerce, Lyon, 34 ans.

MARTIN, clerc d'avoué à Lyon, 23 ans, constitué prisonnier. Je dois déclarer que j'ai choisi pour défenseur M. Voyer-d'Argenson.

CARRIER. — Et moi, M. Audry de Puyraveau.

ALBERT, gérant de la Glaneuse, demeurant à Riom, 34 ans. J'ai pour défenseur M. Trélat.

HUCON, crieur public, Lyon, 37 ans. J'ai pour défenseur le général Tarrayre.

MOREL, ouvrier en soie, Lyon, 23 ans.

RAVACHOL, aubergiste, Lyon, 31 ans. J'ai pour défenseur M. Raspail.

LAGRANGE, 30 ans. Je n'ai pas de profession, je suis plébéien. J'ai pour défenseur M. Carnot.

faites canoniquement, dans les églises cathédrales et collégiales, ainsi que dans les monastères, que ceux auxquels appartient le droit d'élection se réunissent au jour fixé pour y procéder, et après avoir imploré le Saint-Esprit pour qu'il leur inspire un choix convenable, etc., etc. »

Toutes mesures, on peut s'en convaincre, qui touchaient directement au problème de la misère.

Cependant, le 2 novembre 1439, le roi daigna, sur les remontrances des Etats d'Orléans, rendre une ordonnance interdisant aux hommes de guerre le pillage et les exactions, le rançonnement des paysans et la destruction des récoltes. Mais par contre, le roi se réservait le droit de lever les impôts sans le concours des Etats, et organisait la *taille* sous laquelle devait plier et souffrir encore le *pauvre commun*.

L'armée permanente fut organisée, ce qui d'ailleurs fut d'abord un bien relatif; car routiers et reîtres disparurent.

Mais c'était trop de soins pour le bon roi de France, et il continua de vivre *luxurieusement et charnellement entre femmes mal renommées*.

Jules LERMINA.

L'ESPRIT DE LA PROVINCE

Revue de la presse départementale.

HUMOUR! — Un mot anglais qui signifie : gaité fine, spirituelle et légèrement satirique; plaisanterie piquante.

(Dictionnaire quelconque).

Donc, une

CAUSERIE HUMOURISTIQUE

Doit être d'une « gaité fine, sp... etc. »

Décidément, « l'employé » en us du *Salut public*, a cela de particulier avec les jeunes enfants qu'il ne se rend pas un compte exact du danger.

A peine retrouvé à Lançon, et remis de ses fatigues causées par un fatal et récent naufrage, le voilà qui se rembarque imprudemment vers le même rivage inabordable... pour lui.

La police ne devrait pas tolérer ça!... c'est presque de l'excitation à la perte des citoyens les uns contre les autres; un homme — s'appelait-il Gallicus — en vaut un autre... Gallicus!... et sa perte doit être économisée. — Que diable! c'est une question d'humanité.

Savez-vous, dit un journal, à quoi s'amuse les Orléanais au sujet de leur évêque? — Je vous le donne en mille. — Eh bien, ils retournent les trois syllabes de son nom, ce qui donne comme résultat :

LOUPANDU

C'est dans le *Salut public* du 14 octobre que le pataugeateur Gallicus s'est embarqué.

Un vieux célibataire de la rue B... venait de recevoir sur la tête une jeune fille que le désespoir avait poussée à sauter d'un quatrième étage.

Tiens, s'écria un gamin du quartier, voilà le père Jérôme qui a fini par se coiffer d'une femme.

Singularité des noms

La loi française oblige les écrivains à signer les écrits qu'ils publient dans les journaux; cette signature, apposée à la fin d'un article, peut parfois en altérer le sens d'une manière assez bizarre et même grotesque.

Le *Petit Marseillais* en publie quelques exemples :

Extrait du *Journal des Débats* :

La reine de Portugal vient d'accoucher d'un fils. Le roi, son auguste époux, est au comble de la joie d'avoir un nouveau-né. CAMUS.

Extrait de l'*Opinion nationale* :

Depuis l'envoi de la dernière note, le prince Gortschakoff nous regarde d'un mauvais œil. PAUCHET.

Extrait des *Feuilletons* :

Le luxe fait des progrès effrayants; les denrées ont renchéri; il faut de grands efforts pour soutenir un ménage. Aussi les jeunes gens sont peu portés au mariage, et malheur aux pères de familles qui n'ont que des filles. SAN-DEAU.

Extrait du *Constitutionnel* :

Oui, le luxe fait des progrès effrayants; l'existence de nombreuses familles est un véritable problème; chacun vit, il est vrai, mais à chacun on pourrait demander comment. VITU.

Extrait du même journal :

Nous n'avons pas de phrases calculées ni de réticences officieuses, nous sommes habitués à parler haut. GRENIER.

Extrait du *Figaro* :

Les rédacteurs du *Nain jaune* attaquent sans ménagements nos illustrations nationales.

C'est bien la guerre des nains contre les géants; mais ces messieurs ne doutent de rien; ils sont habitués à se donner des gants. JOUVIN.

Extrait du *Refusé* :

Le projet de faire un port à Paris a été accueilli avec joie par les habitants des quais de la Seine, surtout par ceux du quartier du Louvre. Ils seront beaucoup plus rapprochés de la mer. MOREAU.

C'est avec plaisir que nous constatons qu'à Barcelonne, le cri à l'ordre du jour est celui de :

VIVE LA RÉPUBLIQUE!

Hieroglyphes trouvés par le *Bonhomme Normand* :

Ge ne suys
ny myltyayre ny
troupyer, je suys
garde partyculyer, je suys
dans eune propriyété fermée,
ge puyts chaser sans pordarme.
Je garde la vygne que nous
aymon tans, — gardons les
raynsyn nous Boyrons
du vyen Vyve le
resyn Vyve le
veyn

Soumis à la *Vie Lyonnaise*!

Le *Bohème*, — un nouveau petit journal

lyonnais qui va faire une rude concurrence à la *Marionnette*, — croit pouvoir affirmer « que les réparations qu'on est en train de faire au pont de l'Hôtel-Dieu, depuis le jour où il a été livré à la circulation, seront entièrement terminées dans quelques vingt ans. »

Un personnage avec lequel il est permis d'en prendre à son aise, c'est le révérend père Claret.

Certes, cet accommodant jésuite servant de chaperon aux amours royaux ne nous apprend pas grand'chose sur la moralité de l'ordre auquel il appartient. Il y a longtemps que Pascal l'a mise en tout son lustre, et sans doute, le bon père, tout en fourrant son nez dans son bréviaire pour ne pas gêner les conversations de sa pénitente couronnée avec M. Mariori, ne manquait pas de *diriger son intention* à la plus grande gloire de Dieu et au plus grand bien de la sainte Compagnie.

N'importe, il est toujours réjouissant de voir avec quel sans-façon les membres de cet ordre austère retroussent les jupes de la morale qu'ils sont chargés de garder. (Discussion).

Il est question d'établir l'exercice du chassé-pot dans les lycées de l'Empire.

M^{lle} Louise Bader, la spirituelle directrice de la *Revue Populaire de Paris*, a été appelée, ces jours derniers, au parquet, pour être invitée à s'abstenir de toutes réflexions d'économie sociale, telles qu'elle en a émises dans ses articles sur les *Réunions du Vauxhall*.

Si M^{lle} Louise Bader recommence, M. le procureur impérial la poursuivra.

PE-NEY.

EN L'AIR

INEPTIES

A propos du 8 septembre :
La bénédiction de Lyon étant, je pense, un symbole de paix, pourquoi tire-t-on des coups de canon (1)?

Ma pipe ressemble à une propriété de campagne : j'y sème du *trèfle* ou du *foin*, je la *bourre* et je la *fume*.

J'ai trouvé hier sur la voie publique, un fragment de lettre d'amour; j'en extrais ce passage :
« ... Si votre cœur est de fer, le mien est *aimant*, il vous attirera toujours!... »

Un calcul d'ivrognes :
Lundi passé, deux disciples de Bacchus marchaient en festonnant, heurtant les murailles et rebondissant sur elles comme si elles eussent été de caoutchouc.

— Toi, t'es saoul, dit l'un, je parie que tu ne sais pas combien que nous sommes?
— Nous sommes deux, pardine!
— Hein! tu vois bien! nous sommes quatre!
— C'est toi qui y vois double!
— Comptons... moi et toi, ça fait deux.
— Oui.
— Toi et moi, ça fait encore deux.
— Oui.
— Deux et deux ça fait quatre.

Ils s'arrêtèrent un moment, se soutenant à peine; puis, bien en face, ils se contemplèrent d'un œil abruti, terne et sans regard.

— T'as raison!... paie à boire!

(1) Une détonation est bien un symbole de *paix*! (N. D. L. R.)

ACCUSÉS DE MARSEILLE.

IMBERT, gérant du journal de Marseille *le Peuple Souverain*, 40 ans. — Je n'ai rien à dire; je suis dé-cidé, ainsi que mes amis et co-accusés, à ne point répondre tant que nous serons privés du droit sacré de la défense.

LE PRÉSIDENT. — Vous ne devez pas refuser de répondre vos noms; la question des conseils est une question indépendante que vous soulèverez quand il en sera temps; la cour ne peut savoir quelles personnes sont devant elle que quand ces personnes ont décliné leurs noms.

IMBERT. — Je refuse.

MAILLEFER. — Je répondrai aux formalités indispensables; mais sous la réserve de réclamer la liberté entière dans le choix des défenseurs. Je suis âgé de 35 ans, né à Nancy, rédacteur en chef du *Peuple souverain*.

ACCUSÉS DE PARIS.

LE PRÉSIDENT. — Cavaignac, vos noms, etc.
CAVAIGNAC. — Je ne veux rien répondre tant que je n'aurai pas exercé le droit que je réclame de choisir un défenseur.

LE PRÉSIDENT. — Si vous ne répondez pas, l'identité ne pourra être constatée.

CAVAIGNAC. — Je refuse.
BERNIER-FONTAINE. — Je ne peux que dire la même chose que mon ami Cavaignac.

On appelle successivement :
Beaumont, Vignette, Lebon, Guinard, Recurt, Delente, Kersausie, Herbert, Chilman, Pornin, Rosières, Poirotte, Delahay, Leconte, Lenormet, Crevat, Landophile, Bassin, Candre, Sauriac, Pichonnier, Hubin de Guer, Guibout, Montaxier.

Tous répondant unanimement : « Je refuse par les mêmes motifs.

Marrast, appelé trois fois, ne répond pas.

LE PRÉSIDENT, s'adressant à l'huissier. Marrast est-il présent?

L'HUISSIER. — Oui, monsieur le président.

Roger, Bastien, Guéroult, Fouet, Granger, Villain,

Il est évident, que ceux qui détruisent les arbres de nos promenades publiques et en cassent les bancs, sont des malfaiteurs de la pire espèce, puisque, lorsque la police les pince, ils sont en *rupture de bancs*.

Des forçats qui brisent des *forts bancs*.

Nos sportmen devraient mettre tous leurs soins à la vulgarisation de la viande de cheval et principalement du filet, puisque c'est la *meilleure ration* de la race chevaline.

Une piquante actrice de Paris, qui passe pour être un peu... coquette, avait obtenu un assez joli succès dans une pièce nouvelle. Un jeune viveur de ses amis, se présente le lendemain pour lui faire ses compléments; il s'adresse à la soubrette, jeune minois effronté.

— La beauté qui habite ce palais, l'étoile qui vit sous ce beau ciel... de lit, reçoit elle en ce moment?

— L'étoile n'est pas visible.

— Une éclipse, c'est fâcheux! J'avais compté cependant voir l'astre au logis!

J. GOLON.

Correspondance.

Ricoto III. — Avant de commettre des rimes, apprenez d'abord les règles de la versification.

VÉRITÉ. — Votre sujet manque d'étude.

F. C. FOUR. — La rédaction reçoit, mais ne va pas... dans le monde.

B. — A votre âge vous ne pouvez être que loupveteau. Venez au bureau.

B. T. — Passera samedi.

J. B. C. — Article composé, mais surabondance de matière.

M. — Même réponse pour les inepties.

X. — Idem pour votre théâtre.

Le 19 novembre prochain, doit paraître à Paris un journal athée et révolutionnaire, le *Barbare*.

Les principaux rédacteurs sont : Raoul Rigault, Alfred Servet, H. Verlet, Tridon, Royannez, de Ponnat, Lebaieur, Villiers, Naquet (professeur à l'Ecole-de-Médecine), A. Breuille, et Villeneuve, etc., etc.

On reçoit, dès à présent, les abonnements aux bureaux du *Refusé*, à Lyon, et à Paris, chez M. H. Verlet, 70, rue André-des-Arts.

Paris : 6 fr. pour un an, — 3 fr. pour six mois.

Dép. : 7 fr. pour un an, — 3 fr. 50 pour six mois. — 10 c. le numéro.

Chez tous les libraires

ALMANACH

DES

CAFÉS-CHANTANTS

Par Jules CÉLÈS.

Contenu de l'Almanach :
CALENDRIER LYRIQUE indiquant la fête de tous les chansonniers, musiciens, chanteurs et chanteuses célèbres; avec un pronostic d'hygiène pour chaque jour de l'année.

HISTORIQUE DES CAFÉS-CONCERTS.

Nos ARTISTES (côté des dames), Thérèse, Suzanne Lagier, Marie Lafourcade, Augustine Kaiser, Marguerite Baudin, Risette, Anne Noble, Louise Busseuil — indiscrétions, âge, notices bibliographiques.

Nos ARTISTES (côté des hommes), Joseph Kelm, Brunet, Plessis, Pacra, Jules Perrin et Chaillier.

PIERRE DUPONT, biographie inédite.

GALERIE DES CHANSonniers LYONNAIS (19 binettes).

LA SOCIÉTÉ DES AUTEURS ET COMPOSITEURS DE MUSIQUE.

LES ARTISTES ET LE PUBLIC DES CAFÉS-CONCERTS, scènes stéréotypées, etc., etc.

Prix : 50 centimes.

Le Propriétaire-Gérant : J.-N. CLERC.

LYON. — IMP. D'AIMÉ VINGTRINIER, RUE BELLE-CORDIÈRE, 14.

TOURRÈS, perruquier, Lyon, 33 ans. J'ai pour défenseur Pierre Leroux.

CAUSSIDIÈRE (Jean), commis libraire, Lyon, 31 ans. — Arnaud, agent d'affaires, Lyon, 36 ans. — Laporte, voiturier, Lyon, 43 ans. — Lange, piâtirier, Lyon, 27 ans.

VILLIARD, passementier, Lyon, 21 ans. J'ai pour défenseur le député Cormenin.

BILLE (Pierre), bijoutier, Lyon, 27 ans. — Boyet, cordonnier, Lyon, 39 ans. — Julien, doreur sur bois, Lyon, 29 ans. — Mercier, fabricant de peignes, Lyon, 20 ans. — Guyet, garçon boulanger, Lyon, 27 ans.

GENETS, homme de lettres, Lyon, 32 ans. J'ai pour défenseur M. Berrier.

M. MARIGNÉ, tailleur, Lyon. J'ai pour défenseur M. Cormenin.

CORRÉ, ouvrier en soie, Lyon, 44 ans. — Didier, ouvrier en soie, Lyon, 27 ans. — Roux, ouvrier en soie, Lyon, 25 ans. — Pradel, ouvrier en soie, Lyon, 33 ans. — Bérard, ouvrier en soie, Lyon, 24 ans.

ROCKINSKI, né en Lithuanie, 36 ans. — Mon domicile est en prison.

LE PRÉSIDENT. — Mais vous en avez un avant d'être en prison.

BEAUNE. — M. le président, il parle difficilement le français, je crois qu'il serait bon de faire venir un interprète.

Ratignié, chef d'atelier, Lyon, 39 ans. — Butet, chef d'atelier, 33 ans. — Charny, ouvrier en soie, Lyon, 28 ans. — Charles, menuisier, Lyon, 30 ans. — Mazoyer, serrurier, Lyon, 30 ans. — Chéry, ferblantier, Lyon, 22 ans. — Cachot, entrepreneur de travaux publics, Lyon, 36 ans. — Thion, instituteur, Lyon, 36 ans. — Bertholot, ouvrier, Lyon, 37 ans. — Cochet, ouvrier, Lyon, 33 ans. — Blanc, ouvrier en soie, Lyon, 43 ans.

JOBELY, cafetier, Lyon, 37. ans J'ai pour défenseur M. Legendre, député.

Mollard-Lefèvre, propriétaire, Lyon, 50 ans. — Despinas, ouvrier en soie, Lyon, 27 ans.

Noir (abbé), ex-professeur au collège de Montelimar, 29 ans. — J'ai pour avocat M. Benoit, de Versailles,

mais comme mon état comporte des choses spéciales à ma robe, je déclare devant la cour prendre pour défenseur M. l'abbé de La Mennais.

MARCADEUR, tanneur, Lyon, 27 ans. — Margot, corroyeur, Lyon, 21 ans.

DUBIER, rentier, 24 ans, domicilié dans la prison qu'il a plu au pouvoir de me donner.

ILAGUET, maçon-fumiste, Lyon, 30 ans. — Guichard, marchand de cirage, Lyon, 34 ans.

REVERCHON (Marc-Etienne), 38 ans, ex-huissier, destitué par le bon plaisir de M. Chegaray. Je me suis constitué prisonnier.

DRIGEARD-DESGARNIERS, quincailler, 41 ans, domicilié en prison.

GIRARD (Jules-Auguste), ouvrier, Lyon, 25 ans. J'ai pour défenseur Armand Carrel.

LAFOND, boulanger, Lyon, 26 ans. J'ai pour défenseur M. Bonchotte, de Metz.

Raggio, veloutier, Lyon, 26 ans. — Desvoys, fondeur, Lyon, 35 ans. — Chagny, ouvrier, Lyon, 20 ans.

BERNOIT-CATIN, charpentier, Lyon, 30 ans. J'ai pour défenseur le député Legendre.

ADAM père, chef d'atelier, Lyon, 43 ans. J'ai pour défenseur M. Beau.

ACCUSÉS DE SAINT-ÉTIENNE.

TIPHAINE, 30 ans, légiste; depuis quinze mois dans les prisons de Saint-Etienne. de Lyon et de Paris. J'ai pour défenseur Armand Carrel.

CAUSSIDIÈRE (Marc), dessinateur, depuis quinze mois en prison, 27 ans.

NICOT, commis à Lyon, 23 ans.

ROSSARY, limonadier à Saint-Etienne, 29 ans.

REVERCHON (Pierre), mécanicien à Saint-Etienne, 38 ans.

ACCUSÉ DE GRENOBLE.

RIBAN, gantier à Grenoble, 24 ans.

ACCUSÉ D'ARBOIS.

FROIDEVAUX, praticien à Arbois, 24 ans.

ACCUSÉ DE BESANÇON.

GILBERT, à Besançon, 45 ans.